

*Sous la direction de Nicolas Diochon
et Philippe Martin*

Le Diable dans la BD



KARTHALA



Collection Esprit BD

Le diable dans la BD

De nos jours, la société entretient une relation ambiguë avec le diable : il terrifie autant qu'il fascine.

Cet ouvrage entend approfondir le rapport entre le 9^e art et le diable en envisageant l'ensemble des styles : franco-belge, ligne claire, manga, *comics*...

Comment le démon est-il représenté ? Sous quels traits ? Apparaît-il ou s'agit-il seulement d'une évocation ? En quoi la représentation du diable est révélatrice d'une culture, à un moment donné de l'histoire ?

Des démons du capitaine Haddock et de Milou aux bandits que poursuit Ric Hochet, des manifestations grecques ou espagnoles du diable aux mangas ou aux *comics*, des forêts belges ou des harems orientaux aux images de catéchismes, nous proposons de découvrir une partie des mille incursions illustrées et bullées d'un diable qui hante la BD.

Nicolas Diochon, professeur agrégé, enseigne l'espagnol et le portugais à l'Université Toulouse Capitole. Membre du laboratoire LARHRA de l'Université Lumière Lyon 2.

Philippe Martin, professeur à l'université Lumière Lyon 2, membre du LARHRA. Il a fondé l'ISERL (Institut Supérieur d'Etudes des Religions et de la Laïcité) et a dirigé le GIS-Religions du CNRS.

Ont également contribué à cet ouvrage : Julien Bouvard, Paul Chopelin, Luc Courtois, Philippe Delisle, Jérôme Jouvray, Harry Morgan, Marina Petropoulou, Jean-Louis Tilleuil.



**LABEX
COMOD**
UNIVERSITÉ DE LYON



Le Diable dans la BD

Collection Esprit BD

KARTHALA sur Internet :

<http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Collection Esprit BD

Dirigée par Philippe Delisle

La bande dessinée est devenue un média incontournable, qualifié aujourd'hui de 9^e art. Derrière ce terme générique, se cache une production multiforme. La BD se décline en variantes nationales (école franco-belge, *comics* américains, mangas japonais), en types artistiques et graphiques (couleurs ou noir et blanc, planches classiques ou éclatées ...) et en divers formats, qui sont autant de reflets des sociétés dans lesquelles elle est produite. Elle est en effet aussi bien le miroir des imaginaires ambiants qu'un instrument de communication.

La collection « Esprit BD » entend se pencher sur la littérature en images, avec un regard historique et sociologique, afin de faire ressortir les représentations construites par ce média à travers le temps et des thématiques différentes. On s'interrogera par exemple sur l'image du chien dans la BD pour enfants et sur la construction d'une certaine vision de la conquête de l'Ouest. Certains thèmes qui entrent dans le « périmètre historique » de l'éditeur Karthala pourront être abordés à travers le prisme du 9^e art, comme l'histoire de la traite négrière, ou encore les religions extra-européennes.

Conception graphique : Cyrille Fourmy

Dessin de couverture : © Olivier, Jérôme & Anne-Claire Jouvray

© BELG Prod / Éditions Paquet

© Éditions Karthala, 2023

ISBN 978-2-38409-136-2

*Sous la direction de Nicolas Diochon
et Philippe Martin*

Le Diable dans la BD

Introduction.

Nicolas Diochon et Philippe Martin

Il était une fois le diable...

Plutôt discret durant le premier millénaire de notre ère, le diable entre en scène au X^e siècle. Raoul Glaber, moine chroniqueur bourguignon, l'aurait rencontré à trois reprises ; il en offre, pour la première fois, une description physique :

«[...] une nuit, avant l'office de matines, se dresse devant moi au pied de mon lit une espèce de nain horrible à voir. Il était, autant que j'en pus juger, de stature médiocre, avec un cou grêle, un visage émacié, des yeux très noirs, le front rugueux et crispé, les narines pincées, la bouche proéminente, les lèvres gonflées, le menton fuyant et très droit, une barbe de bouc, les oreilles velues et effilées, les cheveux hérissés, des dents de chien, le crâne en pointe, la poitrine enflée, le dos bossu, les fesses frémissantes, des vêtements sordides, échauffé par son effort, tout le corps penché en avant. »¹

Le diable fait enfin son apparition. Il reste cependant cantonné au monde des moines qui l'imaginent et le dépeignent. Aux alentours du XII^e siècle, il sort de l'univers purement monastique.

La sculpture et la statuaire romanes lui font plus de place : il escalade les murs des églises, il grimace à leurs vitraux, il ouvre sa gueule en haut de leurs porches pour dévorer et régurgiter les damnés. Alors qu'auparavant sa silhouette se rapprochait davantage de celle d'un homme, son corps s'animalise peu à peu et se pare d'attributs monstrueux et effroyables : un corps couvert tantôt de poils, tantôt d'écailles ; un crâne surmonté de cornes ; des ailes de chauve-souris dans le dos, ainsi qu'une queue de reptile ; en guise de pattes soit des serres, soit des sabots. Parfois même, les artistes lui flanquent une seconde bouche sur son abdomen, accentuant ainsi l'image de bête féroce et prédatrice.

Le diable est aussi présent dans les mystères, ces compositions théâtrales en vers où interviennent Lucifer et ses sbires dans ce qu'on appelle alors les « Diableries ». Bien qu'hideux, agressifs et violents, même s'ils viennent tourmenter les êtres humains, désobéissent à Dieu, hurlent et se contorsionnent dans tous les sens, leur jeu de scène donne principalement à rire au public qui assiste nombreux à ces tableaux parodiques voire comiques. Ces « miracles »² adoucissent eux aussi son image à l'instar du Miracle de Théophile mis en vers par un trouvère, Rutebeuf, à la moitié du XIII^e siècle, et inspiré de la légende du saint : afin de récupérer ses biens, le prêtre décide de vendre son âme au diable ; finalement pris de remords, il fait annuler ce contrat diabolique et gagne le pardon de Dieu, très miséricordieux, grâce à l'intercession de la Vierge. Comment, diable, un Satan anthropomorphe, qui tient davantage du bouffon et que l'on peut bernier si facilement, pouvait-il effrayer les chrétiens de l'époque ?

À la fin du Moyen Âge, l'image terrifiante du diable s'affiche dans l'architecture, les enluminures de manuscrits, la peinture. Il continue de s'enlaidir et d'épouvanter. S'il est plus présent, il semble également plus puissant : les ecclésiastiques ne cessent de rappeler aux fidèles son ubiquité et ses tentations

2. Au Moyen Âge, les miracles sont des compositions dramatiques mettant en scène l'intervention miraculeuse de la Vierge ou des Saints.

infinies. Selon eux, s'il est plus redoutable, c'est que la fin des temps approche. Mais c'est aussi très certainement en raison du nombre de ses disciples ici-bas.

En effet, aux XVI^e et XVII^e siècles, le diable devient d'autant plus réel que, pour la population, les sorciers et sorcières infestent la société. La peur de l'autre comme la peur de soi s'insinue dès lors dans la pensée de chaque fidèle. Devenu obsédant par l'entremise des hommes d'Église, Satan est parvenu subrepticement à se frayer un chemin dans la vie quotidienne de tout un chacun. Les ecclésiastiques parachèvent leur portrait du diable à travers leurs écrits démonologiques³ et leurs exégèses dont le propos est de poursuivre l'édification des chrétiens grâce à l'imprimerie «que certains penseurs considéraient alors comme un art diabolique»⁴. Ne dit-on pas que pour mieux combattre son ennemi, il vaut mieux le connaître?

Le clergé n'est pas le seul à écrire sur le diable ; les auteurs profanes s'en emparent. De fait, le diable s'est extrait des monastères pour venir inonder de sa présence l'ensemble du Monde. Les écrivains prennent aussi part au développement de cet imaginaire diabolique complexe et contribuent à multiplier les métamorphoses de la figure du Malin. Les procès de sorcellerie d'alors servent de sources aux auteurs de «marteaux de sorcières»⁵, lesquels ont également inspiré (et parfois vice-versa) des générations d'écrivains. Dans une production littéraire qui compte près de 600 titres, Lucifer est traité de multiples façons⁶. En 1560, Pierre Boaistuau publie ses *Histoires prodigieuses* dont le récit inaugural traite de «quelques prodiges

3. Nicole Jacques-Lefèvre, *Histoire de la sorcellerie démoniaque. Les grands textes de référence*, Honoré Champion, 2020.

4. Robert Muchembled, *Une histoire du diable, XIF-XX^e siècle*, Seuil, 2020, p. 65.

5. Nicolas Diochon, «Des marteaux contre les sorcières : les imprimés antisuperstitieux en Espagne», dans Philippe Martin (dir.), *Produire et vendre des livres religieux. Europe occidentale, fin XV^e-fin XVII^e siècle*, Presses universitaires de Lyon, 2022, p. 185-202.

6. Nicolas Diochon et Philippe Martin, *Rencontres avec le diable. Anthologie d'un personnage obscur*, Éditions du Cerf, 2022.

et illusions de Satan». Inventeur également des *Histoires tragiques* (1559), il fait des émules, en particulier François de Belleforest (1564-1582), Jean-Pierre Camus (1628-1644) ou encore François de Rosset qui propose entre autres récits, celui «D'un démon qui apparaissait en forme de damoiselle au lieutenant du chevalier du guet de la ville de Lyon». Ces histoires qui jouent sur le sensationnel et le merveilleux se partagent la scène avec d'autres narrations parfois plus drôles. L'Espagnol Luis Vélez de Guevara signe un *Diable boiteux* (1641), imité et poursuivi en 1707 par Alain René Lesage. Le personnage inquiétant créé par les ecclésiastiques semble désormais bien loin : *Le diable amoureux* de Jacques Cazotte (1772), *La comédie du diable* d'Honoré de Balzac (1831), *Les Mémoires du diable* de Frédéric Soulié (1837) ou *Le diable à Paris* (1845-1846), un mouvement auquel participent aussi Musset, Nodier, Nerval, Sand, etc. Protéiforme, la figure du diable s'adapte à toutes les époques : *La tragique histoire du docteur Faust* de Christopher Marlowe (1595), *Le paradis perdu* de John Milton (1667), *Le moine* de Matthew Gregory Lewis (1796), *Le diable dans le beffroi* d'Edgar Allan Poe (1839) ou *Un bon petit diable* de la Comtesse de Ségur (1865). Satan s'avère en effet un personnage littéraire fabuleux pour les auteurs : ils le déclinent en romans, poèmes, théâtres, nouvelles, récits pour adultes et contes pour enfants. Figure diabolique tantôt originale et ridicule, tantôt traditionnelle et désenchantée, encore et toujours rebelle, et parfois pardonnée telle que le souhaitait Victor Hugo dans son poème inachevé *La fin de Satan* (1886).

En peinture, le diable a évidemment été traité comme motif religieux et les musées conservent quelques tableaux particulièrement explicites⁷, à l'image du triptyque du *Jugement dernier* de Jérôme Bosch peuplé d'êtres diaboliques, du *Retable des Pères de l'Église* de Michael Pacher (1483) où le diable cornu tend le livre des vices à saint Augustin ou encore la fresque des *Damnés de l'Enfer* de Luca Signorelli à Orvieto (1499-1502)

7. Robert Muchembled, *Diabole!*, Seuil-Arte Éditions, 2002.

dans laquelle ces derniers subissent les supplices des démons, sur terre et dans les airs. Néanmoins, dépouillé de son carcan purement confessionnel, Satan reprend des traits plus humains à l'instar du *Satan, Sin and Death* de William Hogart (1730-1735) qui illustre le poème de John Milton ; ce sont encore les gravures que Gustave Doré réalise pour illustrer les œuvres de Dante. Certes, le diable en forme de bouc apparaît encore, par exemple sous le pinceau de Francisco de Goya dans *Le sabbat des sorcières* (1797-1798) ou *Le Grand bouc* (1823), mais c'est une façon, pour le peintre espagnol, de critiquer et satiriser les superstitions et les mœurs de son temps ; la représentation animalisée n'ayant alors plus aucune connotation inquiétante.

La création artistique pourrait donc laisser entendre que le diable a finalement toujours été là. Il connaît pourtant un certain recul au cours du XVIII^e siècle : questionné, critiqué, conspué, il est remis en cause par nombre de philosophes. En revanche, au fil des siècles passés, et des pages et des toiles noircies, il a bel et bien évolué, démontrant ainsi la relation ambiguë qu'il entretient avec le genre humain fasciné par sa versatilité.

Au XIX^e siècle, c'est d'ailleurs un personnage incontournable. La relativisation du Mal qui le caractérise et la trivialisation de sa figure sont renforcées par les progrès techniques. Outre la littérature et la peinture, le diable connaît un véritable succès dans l'illustration, en commençant par *Les diables de lithographies* d'Eugène Le Poitevin (1832) où la parodie convoque la satire⁸. L'illustrateur et caricaturiste a poussé le vice en créant quelques planches aux noms plutôt évocateurs : *Orgie diabolique* ou *L'Enfer en goguette*. Il faut même croire qu'un courant de « diableries de lithographie », essentiellement tourné vers l'érotisme, se développe à ce moment-là car d'autres artistes s'y essaient : Paul Gavarni et ses scènes osées et grotesques dans *Récréations diabolico-fantasmagoriques* (1825)

8. Hélène Goarzin-Bonafous-Murat, « L'héritage pamphlétaire : *Les diables de lithographie* d'Eugène le Poitevin. Aspect de la parodie sous Louis-Philippe », dans Gisèle Venet (dir.), *Le Mal et ses masques*, ENS Éditions, 1998, p. 141-156.

ou Achille Devéria et ses 13 planches de *Diabolico-foutromanie* (1835). D'une inspiration semblable à Le Poitevin sont issues les vues stéréoscopiques : elles permettent de voir les scènes en relief, intitulées *Diableries* (seconde moitié du XIX^e siècle) qui représentent la vie de Satan en Enfer, et parodient par là même la société aisée sous Napoléon III⁹. Nous sommes alors bien loin des xylographies qui ornaient certains traités de démonologie, destinées à donner un visage au diable et à la sorcière, dans un esprit purement ontologique, à l'image du *De lamiis et phitonicis mulieribus* (*Des sorcières et devinneresses*) (1489) d'Ulrich Molitor ou du *Compendium maleficarum* (*Compendium de sorcières*) (1608) de Francesco Maria Guazzo.

Désormais démasqué, Satan est au XIX^e siècle au cœur du catéchisme en images si important pour former les catholiques. Il trône au cœur d'un brasier, il attend les morts avec un trident rougi, il précipite les plus faibles vers d'immenses flammes... Il demeure fidèle à un imaginaire angoissant, support d'une pastorale de la peur toujours aussi efficace. Au même moment, sur d'autres supports, il est objet de raillerie, comme le prouvent les nombreuses caricatures qui apparaissent dans la presse de l'époque. Un dessin de Grandville publié dans *La Caricature* et intitulé *Les ombres portées* (1830) trahit la médiocrité de personnages importants grâce à leur ombre : un diable pour le censeur, un porc pour le pair de France et un dindon pour le jésuite qui mène la procession. Dans le même journal, Auguste Raffet caricature l'attitude du roi Louis-Philippe en 1831, lequel pense que ses ennemis se trouvent parmi le peuple quand ils seraient plutôt à chercher du côté de ses courtisans : « Prends-garde à toi, mon ami paillasse!!! Le diable est plus fin que toi-z-et-moi ne pourrions-t-être » où un vieillard proche du roi, et dont la queue diabolique dépasse de sa redingote, tente d'allumer une

9. « Le diable en spectacle. 1873 » dans Nicolas Diochon et Philippe Martin, *op. cit.*, p. 377-381.

bombe derrière le fauteuil royal¹⁰. Dans *Le Grelot*, autre journal satirique, Alfred Le Petit représente en mars 1874 un diable en habit s'affairant auprès d'un malade auquel il administre des pilules sur lesquelles on peut lire : « Impôt ».

Si le Malin reste un objet d'édification politique, dans le cas de la presse caricaturiste, il est moins le tentateur décrit par les théologiens ; s'il tente encore, c'est désormais pour appâter le client à travers des publicités dans lesquelles il est mis en scène. Les marques de spiritueux ont d'ailleurs su jouer la carte diabolique. « Liqueur Châtelaine, la plus ancienne liqueur française » (1912) présente un diable et un ange sirotant un verre du précieux nectar tarbais. Quant à l'apéritif Maurin Quina (1906), il arbore sur la bouteille un diable dessiné par l'illustrateur Cappiello, auteur du Pierrot crachant le feu (1909) pour la ouate Thermogène. Lucifer n'est plus l'ennemi du genre humain ; il devient désormais le meilleur allié des consommateurs pour leur vie quotidienne : *Diable*, le correcteur idéal pour les taches d'encre, les tabliers d'écoliers *Petit diable* réputés indéchirables ou *Diablotin*, le meilleur destructeur chimique contre la suie.

Le cinéma conserve l'image angoissante du diable¹¹. Parmi les quelques 850 titres qui font explicitement ou implicitement référence à l'ange déchu, une infime proportion le traite avec dérision. De Georges Méliès et *Le Manoir du diable* (1896) à *L'emprise du démon* (*The Offering*) du Britannique Oliver Park (2023), Satan hante les salles obscures. Les réalisateurs choisissent ce personnage pour faire frémir, mais là encore, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui recherchent précisément cette montée d'adrénaline, quand la musique et la tension dramatique s'accroissent et lorsque, soudain, le diable surgit à l'écran.

10. Yves Gagneux, « Images du diable et parodie au XIX^e siècle », https://hicsa.univ-paris1.fr/documents/pdf/CIRHAC/La%20Parodie_%20Gagneux%201.pdf [consulté le 18 février 2023].

11. Richard Millet, « Le diable au cinéma », *Revue des deux mondes*, juin 2018, p. 88-92.

Ressort narratif, motif pictural divers, figure facétieuse ou outil de parodie, Satan s'est adapté à différents supports selon les époques et selon les modes. De l'édification morale au divertissement, sa présence est devenue quelque peu triviale, en particulier depuis le premier tiers du XX^e siècle. Produit complexe de l'imagination des hommes, si Satan est encore capable de faire peur parfois, il semble s'être débarrassé de toute connotation religieuse ou, en tout cas, de toute dimension démoniaque.

Et dans la bande dessinée, qu'en est-il?

Le 9^e art et le diable

Très vite, le 9^e art s'empare du personnage et lui réserve une place de choix. Rodolphe Töpffer, reconnu comme le père de la BD avec ses « littératures en estampes », le représente dans une illustration destinée au *Voyage autour du Mont Blanc* en 1842 : deux diabolotins, cornus et aux pattes de bouc, précèdent une procession menée par le curé du village. Au XIX^e siècle, Satan était ainsi dépeint : sous les traits caractéristiques que nous lui connaissons mais à la mode d'un bouffon. Auparavant, dès la première moitié du XIX^e siècle, Töpffer le détournait déjà et le dédiablement entièrement pour n'en faire qu'une exclamation : un personnage, qui s'étonne de voir des semblables enfermés dans des fioles grandeur nature, s'écrie « Et comment diable êtes-vous entré là, mon ami ? ».

Mais si au début du XX^e siècle le diable se manifeste sur les publicités, les catéchismes et les premiers films, il peine à

trouver sa place dans les cases et les planches¹². Furtivement, on le voit apparaître tel Milou en diabolotin qui pousse le capitaine Haddock à boire du whisky dans *Tintin au Tibet* en 1960. Une enquête menée au début de l'année 2023 sur le site BDGest recense plus de 800 albums ayant trait au «diable», près de 1400 pour le «démon», et 1843 s'il s'agit du vocable anglais «*devil*», soit plus de 1500 bandes dessinées dont la thématique touche peu ou prou au diable¹³, et dont de nombreuses séries sont toujours en cours. Mais pourquoi Satan intéresse tant les créateurs de BD?

Le nombre conséquent d'albums confirme tout d'abord la fascination qu'exerce le diable sur le lectorat. Se trouvant au sein d'un rapport de forces dichotomiques, le Malin captive tout comme il révulse par son histoire et ses pouvoirs. Que ce soit par tradition, en raison de leur vécu, ou plus simplement, parce que cette entité démoniaque possède ce «quelque chose» qui tient en haleine, auteurs et lecteurs tentent d'approcher, d'observer et même de côtoyer celui qui porte en lui le Mal et qui a hanté le monde durant des siècles, dans une sorte de va-et-vient entre attirance et aversion. Sans doute est-ce une façon d'exorciser une angoisse non avouée ou une peur enfouie. Peut-être est-ce également un moyen d'éprouver la réalité démoniaque. À propos de la bande dessinée belge, Robert Muchembled remarque que pour certains auteurs, et notamment Didier Comès, leur vécu mais aussi l'histoire de leur région, a nécessairement influencé leurs créations :

-
12. Isabelle Saint-Martin, «Ange gardien et combat spirituel : intériorisation, éclipse et résurgence d'une image (XIXe-début XXe siècle)», dans Jean-Patrice Boudet, Philippe Faure, Christian Renoux (dir.), *De Socrate à Tintin. Anges gardiens et démons familiers de l'Antiquité à nos jours* (actes du colloque de l'université d'Angers de 2006), Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 267-286.
13. Recherche effectuée grâce à l'application BDGest. Le mot-clé «diable» permet de recenser 60 séries et 805 albums ; «démon» fait remonter 142 séries et 1394 albums ; «devil» concerne 159 séries et 1843 albums ; nous dénombrons 28 séries et 305 albums pour «Satan» et 12 séries ou 305 albums avec «Lucifer».

«Le succès de ces bandes dessinées traduit l'existence d'un espace démoniaque imaginaire développé entre les pôles opposés de la crédulité et du doute. Un moyen, probablement, de parler de ce qui était auparavant innommable, d'apprivoiser les ténèbres, de passer de la terreur religieuse au frisson plus ou moins ludique.»¹⁴

Au-delà de la figuration de la peur cathartique ou récréative, le recours aussi volontiers à la figure du diable peut en outre venir de son caractère pluriel. Les autres arts l'ont en effet démontré : Satan est un personnage protéiforme qui offre de multiples possibilités aux auteurs de BD. Ils peuvent à la fois représenter le Mal moral, et donc dépeindre l'adversaire de Dieu, ou alors le détourner, et ainsi le pervertir, le ridiculiser, etc. Diable mauvais, bon, guignard, tout devient dès lors envisageable.

Sans doute ne faut-il pas non plus négliger une volonté de reproduire ou d'incarner métonymiquement le Mal. Sorcières, vampires, loups-garous, fantômes, zombies, mais aussi brigands, criminels, *serial killers*, sont des personnifications du Mal au sein de la littérature dessinée. Toutefois, lorsqu'il s'agit de figurer le Mal par antonomase, le diable est le visage privilégié pour être le plus commun, et surtout, le plus emblématique.

Et ne serait-ce pas également une volonté d'apprivoiser le Mal et/ou le diable véhiculés par la religion, tant du côté des auteurs que de celui des lecteurs, que de s'immerger dans un univers imaginaire afin de se libérer de peurs eschatologiques et de se défaire de préceptes qui ne coïncident plus ni avec l'époque, ni avec leur génération. Quand bien même quelques symbolismes d'origine catholique puissent persister, Robert Muchembled relève que :

«Aucun [imaginaire] ne fait une grande place au démon classique, qui semble mort et enterré pour la majorité des

14. Robert Muchembled, *Histoire... op. cit.*, p. 316.

Européens d'aujourd'hui.»¹⁵

Lucifer semble avoir tiré définitivement sa révérence en Europe, selon l'historien qui établit, par ailleurs, une distinction entre la BD franco-belge et les innombrables *comic books* étatsuniens :

« Il semble qu'un effet de banalisation puisse contribuer à l'explication : la BD francophone ne prend pas vraiment le diable au sérieux, à la différence de celle des États-Unis. Ironie et humour distinguent un *Satan superstar* dessiné par Loro dans le n°658 de *Pilote*, en juin 1972, de son terrible cousin actif dans *L'Exorciste*. »¹⁶

Selon qu'il est mis en scène en Europe ou en Amérique du Nord, Satan serait donc traité de façon différente.

Entre relativisation du diable pour certains et ubiquité du Mal pour d'autres, qu'il fasse rire ou qu'il fasse peur, qu'il soit ténébreux ou jovial, sombre ou lumineux, une chose est certaine : il séduit encore et toujours. Les approches des dessinateurs et des scénaristes sont donc plurielles. Malgré une intense production de bandes dessinées, il est toutefois possible de distinguer quelques grands axes parmi toutes les incursions du diable dans la BD, qu'il s'agisse de la volonté auctoriale ou du type de publication.

Le diable biblique

Il s'agit du diable en chair et en os hérité des Écritures et dont les caractéristiques ont été établies par les théologiens. Terrifiant, et évidemment édifiant, nous le retrouvons tout

15. *Ibid.*, p. 318.

16. *Ibid.*, p. 321-322.

d'abord dans la BD chrétienne et catéchistique. Son objectif est essentiellement celui de revivifier la foi ainsi que de ranimer la peur du péché et du démon. Cependant, ce type de littérature dessinée est particulièrement restreint car spécialisé. Exclusivement limité aux récits de la Bible, ce type de support ne laisse que peu de liberté aux auteurs si ce n'est dans le graphisme qui devient alors l'occasion d'exprimer toute leur créativité pour représenter le diable ou le Mal de multiples façons. Roland Francart, fondateur en 1985 du CRIABD (Centre Religieux d'Information et d'Analyse de la Bande Dessinée), a largement contribué au développement de ce courant de la production dessinée¹⁷. La Bible est ainsi déclinée en planches, en bulles, en mangas, tout comme les vies de Saints tentés par le diable au cours de leur existence, à l'instar de *Jean-Marie Vianney. Le Saint Curé d'Ars* (1986)¹⁸, *Saint Benoît, messenger de paix* (2010)¹⁹ ou encore *Thérèse d'Avila. L'aventure intérieure* (2015)²⁰ pour ne citer que quelques exemples.

Nous retrouvons aussi le diable biblique dans de nombreux albums qui retracent certains épisodes historiques où Satan lui-même serait intervenu. Au sein de l'Histoire, le Malin s'est notamment manifesté lors des foyers de possession démoniaque qui se déclarent dans toute l'Europe au cours du XVII^e siècle. *Loudun* (2008) revient ainsi sur la plus grande affaire de possédées qu'ait connue la France, en 1632, au couvent des Ursulines de la ville. Sur fond de vengeance politique, le prêtre Urbain Grandier est accusé d'avoir pactisé avec le diable et d'avoir envoûté l'ensemble des religieuses²¹. Mêlant également politique et religion, Hugo Bogo revient quant à lui, dans *Le*

17. Voir en particulier Roland Francart, *La BD chrétienne*, Éditions du Cerf, 1994. Cet ouvrage est réédité et augmenté en 2018 chez Karthala.

18. Monique Amiel et Henriette Munière, *Jean-Marie Vianney. Le Saint curé d'Ars*, Fleurus, 1986.

19. Guy Lehideux et Dominique Bar, *Saint Benoît, messenger de paix*, Éditions du Signe, 2010.

20. Camille de Prévaux et Jean Trolley, *Thérèse d'Avila. L'aventure intérieure*, Éditions du Triomphe, 2015.

21. Hervé Rusig, Paolo Armitano, Davide Furnò, *Loudun*, Soleil, 2008.

curé du diable (2013)²², sur l'affaire d'Aix-en-Provence qui a vu un autre prêtre, Louis Gaufridy, être accusé d'avoir séduit et ensorcelé plusieurs femmes en 1609. Reconnu comme le « lieutenant de Lucifer » par le tribunal, il périt sur le bûcher en 1611.

L'Histoire sert enfin de toile de fond pour des récits dans lesquels interviennent quelques éléments du folklore diabolique, et en tout premier lieu le pacte avec Satan : les juges cherchaient à découvrir son existence car il était la preuve irréfutable de la culpabilité des accusés, mais il est également la thématique de prédilection pour tous les créateurs de BD qui s'intéresse aux démons. *Le Dauphin, Héritier des ténèbres* (2011-2012)²³ prend place en pleine Révolution française. En 1792, le jeune et futur Louis XVII est enfermé avec sa famille à la Tour du Temple. Afin de se venger de tous, le démon Baphomet lui propose de signer un pacte avec lui. Devenu immortel, Louis s'est finalement transformé en un criminel féroce qui donne alors corps à une malédiction multiséculaire. Et si ce n'est l'Histoire qui sert de décor, ce sont les grands mythes littéraires – et démoniaques – qui sont adaptés, à l'instar du docteur Faust qui, tenté par Méphistophélès, échange son âme contre la vie éternelle²⁴ ou celui d'Orphée et de sa descente aux Enfers²⁵.

Image des forces primitives et interrogation humaine

Ce diable, entre Bible et histoire sainte, se réfère à un imaginaire qu'on peut qualifier de traditionnel. Il est l'image d'un monde proche de la nature, envahi de secrets qui restent à

22. Hugo Bogo, *Le curé du diable*, Casterman, 2013.

23. Maxe L'Hermenier et Brice Cossu, *Le Dauphin, Héritier des ténèbres*, Drugstore, 2011-2012, 2 vol.

24. David Vandermeulen et Ambre, *Faust*, 6 pieds sous terre, 2006 ; Rodolphe et Raymond Poïvet, *Faust*, Seuil, 2007.

25. François Corteggiani et Emanuele Barison, *Orfèa*, Dargaud, 2014.

dévoiler. S'éloignant de tout discours religieux ou catéchétique, des auteurs en font donc un de leur personnage. Pour parler de l'Ardenne des campagnes, Didier Comès met en scène sorciers, culte de la déesse mère, animaux démoniaques²⁶. Le démon est fait des apriori de nos histoires anciennes : c'est un bouc lubrique ; il s'empare du corps de femmes libérées ; il donne des simples aux pauvres qui acceptent de refuser les artifices. Mais il se dérobe devant tous ceux qui sont en quête de puissance. L'album le plus emblématique est *Iris* (1991) dont la trame s'inspire de *Lucifer and the child* d'Ethel Mannin, paru en français en 1946. Une jeune fille, Iris, rencontre au plus noir d'une forêt un personnage dont le front s'orne de bois de cerfs. Il est l'héritier des cultes païens rendus à la nature. Il explique l'action des missionnaires chrétiens : « Sur les lieux des temples, ils construisirent des églises, sanctifièrent les dieux locaux et baptisèrent les anciennes fêtes. Et ce qu'elle ne put ni s'approprier ni interdire, l'Eglise en fit l'ennemi de l'homme, ainsi le dieu aux bois de cerf, dieu de la fertilité et de l'éternel renouveau glorifiant l'union de l'homme à la nature, devint un diable répugnant aux pieds fourchus. »²⁷ Ce personnage coiffé de bois de cerf, considéré par les populations comme une incarnation du Mal alors qu'il s'agit de la manifestation des forces primitives de la nature avec laquelle l'homme doit communier, apparaît aussi dans *La belette* (1980) ; mais ce n'est plus un jeune homme mais une femme-mère.

Corto Maltese rencontre le diable en des terres lointaines de la Corne de l'Afrique, incarnés par d'étranges personnages. C'est un homme décharné, au visage scarifié qui se présente : « Mon nom devrait te le dire : Shamaël, le poison de dieu. Je suis le mal Corto Maltese. Et autrefois, je marchais à côté de celui-qu'on-ne-peut-pas-nommer... car il n'a pas de nom. Avec six anges, je me suis révolté pour aider un être de boue appelé

26. Sur cette dimension de l'œuvre de Comès, voir : Albert Moxhet, *Didier Comès, l'encrage ardennais*, t. 1, *Sorcellerie et croyances magico-religieuses*, Musée en Piconrue, 2016.

27. Cité dans Albert Moxhet, *op. cit.*, p 103.

Adamah. »²⁸ Cet étrange démon menace, dévoile l'avenir, assure le mariage d'un jeune couple... Étrange figure démoniaque si proche des hommes, il est encore dans *Les Helvétiques* (1988). C'est un bouc aux ailes de chauve-souris qui s'adresse à Corto : « Oh, des noms, j'en ai tellement que je ne peux pas vous les énumérer, ce serait trop long. »²⁹ Il est prêt à défendre l'enfer : « Ne dis pas d'idioties : on est pas si mal chez moi. C'est toujours la concurrence qui crache son venin contre nous. »³⁰ Dans les entretiens qu'il accorde à Dominique Petitfaux en 1991, Hugo Pratt confie son intérêt pour l'ésotérisme. Il est fasciné par Caïn, le père-rebelle, et Lilith, « la reine des démons ». Entre eux, il place Shamaël, appelé aussi Samaël. Pour lui, ces personnages ont « d'abord une dimension poétique, puis une valeur symbolique pour la condition humaine. » Il confesse : « Plutôt que de marcher en compagnie de Dieu, je préfère marcher en compagnie de Samaël et de Caïn. »³¹ Cette obsession n'est pas une marque de piété ou de peur, c'est la manifestation d'un humanisme. Hugo Pratt explique : « Je ne m'interroge pas sur Dieu mais sur les hommes. D'où mon intérêt pour les mythes, à travers lesquels les hommes essaient de comprendre, de donner un sens à leur situation dans l'univers. »³²

Le diable de Comès ou de Pratt est bien biblique, mais, loin des canons de la religion, il interroge les lecteurs sur leurs racines et leur condition. Il nous ramène au passé et aux mythes. Il ne nous fait réellement trembler, tel n'est pas son rôle ; il dévoile ce qui est derrière les apparences, il fait apparaître les tréfonds de l'humain.

28. Hugo Pratt, *Les Éthiopiennes*, Casterman, 1978, p. 72.

29. Hugo Pratt, *Les Helvétiques*, Casterman, 1988, p. 74.

30. *Ibid.*, p. 79.

31. Hugo Pratt, *Le désir d'être inutile*, Robert Laffont, 2022 (rééd.), p. 247.

32. *Ibid.*, p. 254.

Un Mal absolu

Parfois, le diable est une entité démoniaque dont les contours sont difficiles à déterminer : soit il s'agit d'un sbire de la faune diabolique, soit c'est un démon créé de toutes pièces. En revanche, lorsqu'il est mis en scène ainsi, il est le parangon des plus grandes atrocités qui menacent l'humanité. Ce sont alors davantage les polars, les thrillers voire les séries horribles que les auteurs privilégient, lorsque ce ne sont pas le fantastique ou l'*heroïc fantasy*.

Shadowslayer (1995) réunit le professeur Norn et une entité considérée comme supramaléfique, Melanikus, qui répand le Mal sur Terre³³. Doté de plusieurs dons, Norn peut notamment voir les êtres marqués et possédés par Melanikus ainsi que leur futur ; sa mission sera de les anéantir avant que le démon ne détruise entièrement l'humanité.

Les couvertures des deux tomes de *Dark* (2007) sont particulièrement explicites quant à ce Mal d'abord invisible qui se dessine peu à peu³⁴. L'histoire débute en Syrie où sont exhumés les restes d'un chevalier du Temple. Mais parmi les ossements, certains ne semblent pas humains. Cette profanation déclenche à Paris des meurtres d'une violence inouïe et d'étranges activités sont constatées dans les catacombes de la capitale. Tenant largement du récit d'épouvante, *Dark* fait bien évidemment intervenir les démons : les personnages sont notamment conduits jusqu'à une congrégation chargée de les retenir prisonniers au sein d'un vortex.

Il semblerait d'ailleurs que lorsque le Mal absolu est représenté dans la littérature dessinée, qui plus est celle de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècle, l'invasion démoniaque de la Terre soit généralement mise en scène par les auteurs, quand ce ne sont pas les attaques de zombies ou la propagation de virus

33. Pat Mills, Tony Skinner et Éric Larnoy, *Shadowslayer*, Zenda, 1995.

34. Isabelle Mercier, Roger Seiter et Maxime Thierry, *Dark*, Casterman, 2007, 2 vol.

mortels. Dans les autres cas, et en particulier dans la production européenne, le diable ne s'avère ni menaçant, ni terrifiant, loin de là...

Le diable dans le manga et le comic

C'est sans doute dans le manga et le *comic* que le diable terrifiant est le plus présent, quel que soit le genre.

Outre une popularité croissante et l'existence d'une communauté de fans conséquente, la littérature dessinée japonaise est également un genre particulièrement prolifique. Si nous nous en tenons aux chiffres du marché de l'édition en France pour l'année 2022, un livre acheté sur quatre était une BD et le manga était le genre le plus plébiscité car il représentait plus d'un titre BD vendu sur deux (soit 381,1 millions d'euros sur un chiffre d'affaires total de 921 millions)³⁵. L'utilisation du noir et blanc et d'un vocabulaire graphique stylisé permettent en effet aux *mangakas* de produire un nombre de planches plus élevé que les dessinateurs étrangers³⁶.

Le manga est aussi, sans conteste, un style considérablement fécond quant à l'utilisation de la figure du diable. L'exemple le plus évident est *Black Butler* de Yana Toboso, un manga débuté en 2007, composé de 32 tomes, et toujours en cours de création³⁷. Dans le Londres du XIX^e siècle, le lecteur suit Sebastian Michaelis, un majordome, d'où le titre de la série, qui est aussi un démon au service d'un jeune garçon de 13 ans, Ciel Phantomhive. Tous deux résolvent un certain nombre

35. <https://www.gfk.com/fr/press/85-millions-bd-manga-vendus-en-france-2022> [consulté le 26 février 2023].

36. Jean-Paul Gabilliet, « BD, mangas et comics : différences et influences », *Hermès, la revue*, n°54, 2009, p. 38.

37. Yana Toboso, *Black Butler*, Kana, 2009, 31 vol. (édition originale : *Kuroshitsuji*, Square Enix, 2007, 32 vol.).

d'affaires pour le compte de la reine Victoria et cherchent à se venger de ceux qui ont assassiné les parents de Ciel. À ce jour, ce manga est la production dessinée japonaise la plus longue, tous courants confondus, quant à l'utilisation de la thématique du diable³⁸.

D'ailleurs, le diable en tant que tel ne peuple pas les histoires des *mangakas*. Seules deux séries font explicitement référence au diable dans leurs titres³⁹ : *Momo, la petite diablesse*⁴⁰ et *Le diable s'habille en soutane*⁴¹. Rien d'étonnant à cela puisque cette figure religieuse unique et spécifique de la tradition judéo-chrétienne n'existe pas dans la religion ou la culture traditionnelle du Japon. Nous retrouvons en revanche les *yōkai*, un ensemble d'esprits surnaturels qui comprend les *oni*, les *tengu*, les *hannya* ou encore les *kijo*⁴². Dans les mangas, ce sont en effet les démons, dans toute leur pluralité, qui sont davantage représentés. Près de 700 séries les mettent en scène⁴³ avec une représentation dans tous les types de mangas, qu'il s'agisse des *shōnen* ou des *shōjo* destinés aux jeunes enfants, ou des *seinen* ou des *josei* pour les jeunes adultes. Ces démons sont également présents dans les mangas *yaoi* et *yuri* destinés au lectorat LGBT, à l'instar de *Un démon au paradis* (2020) dans

38. Bien sûr, nous sommes encore loin du plus long manga de l'histoire : *Golgo 13* de Takao Saitō, débuté en 1968, qui compte déjà 207 tomes et dont l'écriture est toujours en cours.

39. Recherche effectuée à partir de l'application BD Gest.

40. Mayu Sakai, *Momo, la petite diablesse*, Panini Comics, 2010-2012, 7 vol. (édition originale : *Momo – Shuumatsu Teien e Youkoso*, Shueisha, 2009-2011, série terminée).

41. Yuki Yoshihara, *Le diable s'habille en soutane*, Soleil, 2018, 3 vol. (édition originale : *Mephistopheles wa dare?*, Shogakukan, 2014-2016, série terminée).

42. *Kitaro le repoussant* de Shigeru Mizuki est un *shōnen* qui a popularisé les créatures surnaturelles traditionnelles connues sous le nom de *yōkai*. Voir Shigeru Mizuki, *Kirato le repoussant*, Cornélius, 2007-2011, 11 vol. (édition originale : *GeGeGe no Kitarō*, Kōdansha, 1959-1969, série terminée).

43. Le site internet Nautiljon.com indique 688 séries traitant du démon. L'application BD Gest ne fait remonter que 35 séries. Notons que parmi les résultats, cinq *manhwa* (bandes dessinées) coréennes sont présents.

lequel un jeune professeur, Aoki, un peu trop soucieux, entame une relation avec l'infirmier de l'établissement, Tengoku, dont le prénom évoque immédiatement une nature très particulière : esprit malin ou divinité protectrice?⁴⁴ Et à l'image de la BD européenne, les démons évoluent également au sein des mangas destinés à un public adulte, tels que les *ecchi* (qui présentent seulement un contenu érotique) comme *Bloody Maiden. L'île aux treize démons* (2010)⁴⁵ ou les *hentai*, complètement pornographiques, à l'exemple de *The fall of Demon Princess* (2019)⁴⁶.

Toutes ces créations font bien entendu appel au registre fantastique qu'elles insèrent tant dans le monde réel des lecteurs (tel *Le livre des démons* (2015)⁴⁷ où un libraire et son assistant, tous deux appartenant à l'engeance du diable, sont à la recherche de livres qui transformeraient les lecteurs en démons) que dans des univers entièrement inventés, à l'image de *Wizard City* de *Demon tune* (2018)⁴⁸. Une forte proportion de la littérature dessinée japonaise raconte le quotidien d'adolescents ou de très jeunes adultes dont nombre possèdent des pouvoirs surnaturels, comme celui de voir les démons, comme le jeune Ritsu dans *Le cortège des cent démons* (1995)⁴⁹ capable de voir les entités qui peuplent le monde au quotidien. Cette présence

-
44. Naomi Aga et Kyoko Oyoshikawa, *Un démon au paradis*, Taifu Comics, 2020, 2 vol. (édition originale : *Oni to Tengoku*, Takeshobo, 2018, série terminée). Le prénom *Tengoku* renvoie évidemment aux esprits *tengu* qui peuvent être protecteurs ou maléfiques.
 45. Sutarō Hanao et Kikuhiko Taida, *Bloody Maiden. L'île aux treize démons*, Panini, 2013, 2 vol. (édition originale : *Bloody Maiden. Toomariniki no Shima*, Fujimi Shobo, 2010-2012, série terminée).
 46. Hajime Taira, *The fall of Demon Princess*, Hot Manga, 2019 (édition originale : *Inda no Onihime Anne Rose*, Kaiousha Comics, 2011, série terminée).
 47. Konkichi, *Le livre des démons*, Komikku, 2019, 7 vol. (édition originale : *Mononobe Koshoten Kaikitan*, MAG Garden, 2015).
 48. Yuki Kodama, *Demon tune*, Kurokawa, 2020-2021, 4 vol. (édition originale : *Demon tune*, Shueisha, 2018-2019, série terminée).
 49. Ichiko Ima, *Le cortège des 100 démons*, Doki-Doki, 2006-2007, 6 vol. (édition originale : *Hyakki Yakoushou*, Asahi Shimbunsha, 1995, 29 vol.). La traduction française a été abandonnée après la publication des six premiers tomes.

démoniaque peut être angoissante dans les mangas mais elle peut aussi être source d'humour : *Iruma à l'école des démons* (2017) est, comme le titre l'indique, intégré à la suite de son adoption dans une école où personne n'a jamais vu d'êtres humains mais où tout le monde caresse l'espoir d'en dévorer un⁵⁰. En dépit d'un traitement différent selon les *mangakas*, l'idée d'une humanité en proie aux forces du mal et d'une invasion démoniaque imminente prévaut généralement au sein des mangas.

Sur le continent nord-américain, et alors que dès les années 1950, le diable disparaît peu à peu de la BD francophone – voire européenne dans une moindre mesure –⁵¹, sa présence reste pourtant perceptible, à la même époque, dans la littérature dessinée. Dans *Heaven and Hell in Western Art*, Robert Hughes faisait en effet le constat suivant en 1968 :

« Il existe toutefois un domaine de l'art dans lequel Satan survit, bien que sous une forme discrète et édulcorée. Il s'agit de la bande dessinée. Dans Batman, Superman, Captain Marvel, Captain America et le reste des membres de leur groupe de personnages musclés, cagoulés, masqués et capables de se transformer rapidement, nous apercevons la dernière lueur de l'omnipotence satanique et de la beauté luciférienne, même si elle est prognathe. Batman, bondissant à travers les Enfers dans sa cape noire festonnée, avec sa ceinture remplie de gaz paralysants et de protections pare-balles, aurait été inspiré par une photographie des *Damnés à l'Enfer* de Luca Signorelli que son défunt créateur aurait vue dans un magazine de Los Angeles. Lorsque Superman arrête une locomotive en marche grâce à son torse ou fait apparaître une tornade avec son petit doigt, il le fait en mémoire de l'Antéchrist, le thaumaturge. Contrairement à Satan et à l'Antéchrist, les superhéros

50. Osamu Nishi, *Iruma à l'école des démons*, Nobi nobi, 2020, 17 vol. (édition originale : *Mairimashita! Iruma-kun*, Akita Shoten, 2017, 30 vol.).

51. Robert Muchembled, *Histoire... op. cit.*, p. 321.

finissent, dans la dernière image, par recevoir une chaleureuse poignée de main de J. Edgar Hoover pour leur défense de la démocratie ; mais ce n'est pas la première fois dans l'art qu'une survivance classique voit son sens inversé à la faveur d'un nouveau contexte, et Satan, s'il est encore à l'écoute, devrait être reconnaissant des miettes d'attention qui tombent encore du festin de la raison, des Lumières et du progrès, dont les invités eux-mêmes se sont, pour l'instant, passés de toute eschatologie. Peut-être que dans un siècle environ, lorsque les survivants mutants et paresseux auront formé leurs communautés primitives au bord de la Tamise et du Potomac, un mythe de l'enfer renaîtra de cet instinct humain passionné, de croire en quelque chose d'infiniment pire que ce que l'on a déjà. »⁵²

Pour l'historien de l'art, Satan finit aussi par désertier le champ artistique à l'exception des *comics*. Il s'y manifeste encore, mais de façon très subtile, à travers les super-héros qui lui empruntent à la fois l'intrépidité et les pouvoirs, qu'ils soient surnaturels ou non, sans oublier un certain aplomb et une allure bien souvent captivante. Issus d'origines diverses (extraterrestres, mutations génétiques, accidents scientifiques, etc.), ils n'ont pourtant rien de maléfiques, bien au contraire. Une fois encore, ils renversent ou détournent les symboles qui caractérisaient auparavant le diable pour, à la fois, les rendre positifs et devenir invincibles. Indissociables d'un monde gangréné par le Mal, qui justifie précisément leur existence, ils doivent en effet lutter contre une série d'antagonistes : Batman se bat contre le Joker, Superman combat Lex Luthor, etc... Malgré un héritage à saveur démoniaque, et qualifiés de bons et de bienfaiteurs, les super-héros deviendraient-ils alors les nouveaux dieux chargés de faire le bien ? Ou seraient-ils plutôt des démons enfin pardonnés et réhabilités dont la destinée est de protéger l'Humanité ? Là encore, ne nous y trompons pas : malgré un manichéisme de façade parfois, les mêmes super-héros possèdent leurs propres côtés

52. Robert Hughes, *Heaven and Hell in Western Art*, Stein & Day, 1968, p. 281.

sombres. Figurant parmi les ennemis de Batman, Catwoman est passée de cambrioleuse à justicière masquée. De son côté, l'homme-chauve-souris affronte des rivaux qui sont souvent la quintessence de son propre reflet : le Joker est son antithèse et Double Face représente à la fois Bruce Wayne et Batman⁵³.

Cette présence ténue du diable au sein des *comic books*, sous quelque forme que ce soit, alors que Satan s'est éclipsé des créations européennes, ne doit pas pour autant étonner et n'a rien de paradoxal. Il faut sans doute en chercher la raison du côté de la législation française qui régit les publications destinées à la jeunesse depuis la loi du 16 juillet 1949⁵⁴. Instituant parallèlement un délit de « démoralisation » du public jeune et une visée protectionniste contre l'invasion de la BD américaine sur le marché français, elle interdit à travers son article 2 tout contenu montrant « le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse, ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques. » La littérature dessinée américaine était de fait perçue de façon particulièrement délétère envers un public juvénile, d'où sans doute une évaporation progressive de la violence au sein de la BD francophone, et par conséquent, d'une image violente et cruelle du diable. Pour autant, très vite, les États-Unis ont également fait face au même type de critiques et ont légiféré à travers la *Comics Code Authority*⁵⁵. Par ailleurs, en raison du faible coût de production des *comics*, contrairement aux créations françaises, cette disposition de 1949 a ralenti l'apparition des

-
53. Céline Bryon-Portet, « Les super-héros, nouvelles figures mythiques des temps modernes? », *Quaderni. Communication, technologies, pouvoir*, n°93, 2017, p. 75-84.
54. Voir en particulier Pascal Ory, « Mickey go home! La désaméricanisation de la bande dessinée (1945-1950) », *Vingtième siècle*, n°4, 1984, p. 77-88 et l'ouvrage en l'honneur du cinquantième anniversaire de la loi n°49/956 du 16 juillet 1949 : Thierry Crépin et Thierry Groensteen, « On tue à chaque page! ». *La loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*, Angoulême, Éditions du Temps, 1999.
55. John A. Lent (dir.), *Pulp Demons. International dimensions of the Postwar Anti-Comic's Campaign*, Fairleigh Dickinson UP, 1999.

figures maléfiques des illustrateurs américains dans l'Hexagone.

Un rapide coup d'œil aux titres de *comics* montre effectivement que les Enfers et les entités qui en sont issues sont légion au sein du monde des super-héros et des héros patriotes et anti-communistes nord-américains : *Hellboy*⁵⁶, *Daredevil*⁵⁷, *Spawn* et *HellSpawn*⁵⁸, *Hellblazer*⁵⁹, *The Damned*⁶⁰, etc. Et c'est une tendance que nous observons aussi parmi les mangas. Nombre d'entre eux ont des titres très évocateurs qui font la part belle à certaines divinités infernales : *Hadès, chasseur de psycho-démons*⁶¹, *Devilman*⁶², *Amon*⁶³, *Beelzebub*⁶⁴, *Nura, le seigneur des Yōkai*⁶⁵, etc.

-
56. Hellboy est un personnage qui apparaît la première fois en 1994 sous la mine de Mike Mignola.
 57. Stan Lee et Bill Everett sont les premiers pères de Daredevil en 1964.
 58. Spawn est créé en 1992 par Todd Mac Farlane et *HellSpawn* est une série publiée entre 2000 et 2003 reprenant le même personnage.
 59. Alan Moore, John Tottleben et Stephen Bissette ont créé Hellblazer en 1985.
 60. *The Damned* est une création de Cullen Bunn et Brian Hutt qui date de 2006.
 61. Sho Aimoto, *Hadès, chasseur de psycho-démons*, Delcourt, 2012-2014, 10 vol. (édition originale : *Hokenshitsu no Shinigami*, Shueisha, 2009-2011, série terminée).
 62. Go Nagai, *Devilman*, Dynamic Visions, 1999-2001, 5 vol. (édition originale : *Devilman*, Kodansha, 1972-1973, série terminée).
 63. Go Nagai, *Amon*, Black Box, 2015, 6 vol. (édition originale : *Amon. Devilman Mokushiroku*, 1999-2004, série terminée).
 64. Ryūhei Tamura, *Beelzebub*, Kazé, 2011, 28 vol. (édition originale : *Beelzebub*, Shueisha, 2009-2014, série terminée).
 65. Hiroshi Shiibashi, *Nura, le seigneur des Yōkai*, Kana, 2011-2014, 25 vol. (édition originale : *Nurarihyon no Mago*, Shueisha, 2008-2013, série terminée).